

## **Elle avale les levers du soleil**

**Christine Durif-Bruckert**

Ça va vite, ça tombe et ça n'en finit pas de tomber, ça chute à grande vitesse, une chute lourde  
ça va très vite, très très vite.

Ça tombe et je respire.

Le commencement est un vertige.  
Je suis entrée dans la chute, une chute lourde  
une chute incessante, secrète.

Au début je n'avais conscience de rien.  
Je marchais sur un fil  
le fil du rasoir.  
Je bascule. Ça a basculé.  
Je suis tombée dans le vide.  
J'ai basculé de l'autre côté de moi-même.  
J'ai senti le goût du vide en moi.  
Mon corps flottant sur ces bords frontières dangereux.  
Mon corps sans paysages, sans rives et partages  
scène d'un monde hanté par un défilé de chiffres.

Je m'étouffe  
J'ai toujours le couteau sous la gorge

Je touche mes os  
Ma main reconnaît la dureté des reliefs.  
Je les frotte  
Je tape dessus  
Ça fait une petite musique.  
Ils chantent, ça résonne dans l'immensité de mon vide.  
La vie dans tout mon corps

Le sol fuit sous mes pas  
je me décroche,  
je vrille  
je suis si cruelle avec moi.  
Des tristesses infinies venues de si loin  
des histoires de plein jour me serrent là en travers de la gorge  
tracent leur sillon  
m'enfoncent dans l'inconnu  
Je me laisse emporter par le vide.

Il y a cette voix dans ma tête, comme s'il y avait une personne qui m'habitait.  
Elle me souffle  
je la suis.  
Du fond des forêts, je l'entends.  
Comme un bruit de feuillages.  
Ma propre voix en une autre.  
Je suis emmenée.  
elle écrase mon histoire,  
tous les reliefs de ma vie.  
Je l'écoute  
elle me parle  
m'enlace  
je la sens derrière ma peau.  
Elle se glisse en moi  
me fait retrouver le chemin des champs de chardons bleus  
presque violets de mon enfance.  
Retourner là-bas  
vers les possibles brisures  
vers les coups d'arrêt  
les marées montantes  
les blessures enflammées comme des plaies.

Elle fait la parade  
chuchote doucement à mon oreille.  
Elle joue de moi  
prend des airs nostalgiques  
renouvelle ses promesses de fluidité, de roue libre.  
Elle fait tourner les anges.  
C'est avec elle que je veux être.

Ce soir nous irons danser....

Je suis emmenée par le vent  
jusque vers les terres froides.  
Le murmure des arbres.  
Ça marche si bien de se perdre  
ce lent dénuement  
le refus.  
Il recommence à faire froid.  
Un grand froid venu du ciel

Ce goût dans ma bouche qui n'ose s'avouer. J'hésite : continuer, arrêter, se gorger, fermer les yeux, laisser couler, sentir cette chose tant attendue. Remords, regrets, aller trop loin, pousser trop loin  
ça se passe dans la bouche de se faire avoir.

Mon ventre me parle  
je n'entends pas ce qu'il me dit  
ce qui vient de là n'est que gémissements.  
Il n'y a plus de paroles dans mon ventre  
il est sale.  
Tu es sale on m'a dit.  
Il n'y a plus de ventre  
le vide me fait glisser jusque dans le dépérissement  
glisser encore.

La mort, je connais ses chemins à un caillou près.  
Je suis tout contre elle, au bord de ses élans, dans un état de presque mort.  
Juste ça, tenir la mort en vie contre moi. Contre mon corps  
Elle me fait tourner  
je l'ai dans ma poche  
je la tiens au chaud  
je la fais rire.  
Je la fais rouler dans la rondeur de ma bouche.  
Bouche grande ouverte  
je me noie avec elle  
désaisissement

Le chemin de ma disparition.  
Les trous de mon anatomie ont faim, mon estomac, mes intestins, mes refuges obscurs, mes monstres, mes mauvais génies, ceux qui hantent les places vides, mon démon, mes diables, mes secrets et mes petites araignées fantastiques qui tissent des parois de laine, pour que je n'entende plus les bruits monter d'en-bas.  
Je les entends comme ils crient tous, gargouillent et se dévorent. Quelques morsures entre les chairs asséchées.  
Mes creux sont pleins, enflés de mon irrationalité, de mes toutes premières illusions.  
Ils sont pleins du vide que je fabrique en abondance. Tout rentre là-dedans, les paroles noires, les grêlons, toutes les choses impures.  
Mes rêves mâchés et remâchés collent l'une contre l'autre les parois de mes intestin  
Mes trous sans lumière.

C'est tout ce que je suis.

L'eau brillait dans mes mains.

Je laissais filer ses diamants  
sa pureté  
les milliers de petits miroirs dans lesquels je me regardais.  
Je la portais à ma bouche  
elle coulait sans entrave  
sans abimer rien  
sans rien déranger  
elle descendait dans mon ventre, sur mon gras  
une sensation de caresse.  
je m'envolais  
je me retenais  
je riais.  
Peut-être qu'elle a commencé là ma vie  
par la voix de l'eau que j'entendais dans mon corps.  
J'aimais ce goût qui coulait dans ma gorge.

Je ne peux plus me réchauffer.  
La glace a serti mes mots comme des diamants.

Corps chaud et froid, si froid les soirs de lune pleine.  
Il m'arrive de croire que les astres m'ont enfanté.  
Je veux avaler les étoiles pour que brille en mon centre la clarté de ma pureté, de tous mes renoncements.  
Grand trou noir.  
J'avale l'infini pour nourrir ma passion.  
J'avale les levers du soleil.  
Le froid se glisse le long des parois de mon esprit.  
Il fait noir dedans.  
J'avale le noir.  
C'est le silence.

**Extraits d'un monologue, *Elle avale les levers du soleil*, en cours d'édition (PhB Editions)**